

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1923

THÈSE

No

51

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le

par

Émile ADAM

Interne de Charenton

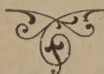
LE FREUDISME

Etude historique et critique

de

MÉTHODOLOGIE PSYCHOTHÉRAPEUTIQUE

Président : M. CLAUDE, professeur



COLMAR

SOCIÉTÉ ALSACIENNE D'ÉDITION « ALSATIA » S. A.

1923.

16

51

LE FREUDISME

18

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1923

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le

par

Emile ADAM

Interne de Charenton

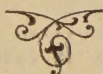
LE FREUDISME

Etude historique et critique

de

MÉTHODOLOGIE PSYCHOTHÉRAPEUTIQUE

Président : M. CLAUDE, professeur



COLMAR

SOCIÉTÉ ALSACIENNE D'ÉDITION « ALSATIA » S. A.

1923.

Le Doyen : M. ROGER.

Professeurs : MM.

Anatomie.	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie.	Ch. RICHEL.
Physique médicale	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale.....	DESGREZ.
Bactériologie.	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	N...
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	LETULLE.
Histologie.	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	RICHAUD.
Thérapeutique.	CARNOT.
Hygiène.	BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie....	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée.....	ROGER.
	ACHARD.
Clinique médicale	WIDAL.
	GILBERT.
	CHAUFFARD.
	MARFAN.
	NOBÉCOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance....	
Clinique des maladies des enfants	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux.....	P. MARIE.
Clinique des maladies contagieuses	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale	LEJARS.
	HARTMANN.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	LEGUEU.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile	BROCA Auguste.
Clinique thérapeutique	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.

Agrégés en exercice :

MM.	MM.	MM.	MM.
ABRAMI.	DUVOIR.	LARDENNOIS.	RATHERY.
ALGLAVE.	FISSINGER.	LE LORIER.	REITTERER.
BASSET.	GARNIER.	LEMIERRE.	RIBIERRE.
BAUDOIN.	GOUGEROT.	LEQUEUX.	RICHAUD.
BLANCHETIÈRE.	GRÉGOIRE.	LEREBoullet.	ROUSSY.
BRANCA.	GUÉNIOT.	LÉRI.	ROUVIÈRE.
CAMUS.	GUILLAIN.	LÉVY-SOLAL.	SCHWARTZ.
CHAMPY.	HEITZ-BOYER.	MATHIEU.	STROHL.
CHEVASSU.	JOYEUX.	METZGER.	TANON.
CHIRAY.	LABBÉ (Henri).	MOCQUOT.	TERRIEN.
CLERC.	LAIGNEL-LAVAS-	MULON.	TIFFENEAU.
DEBRÉ.	TINE.	OKINCZYC.	VILLARET.
DESMARÉ.	LANGLOIS.	PHILIBERT.	



Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Je dédie cette étude, qui marque le terme de ma vie universitaire, à ceux auxquels je dois tout : à mon père, le docteur A. Adam, médecin-directeur de l'Asile Saint-Georges, à Bourg, et à ma chère maman. Les sacrifices que leur ont dictés une bonté sans limites, l'affectueuse tendresse dont ils m'ont entouré, m'ont permis d'arriver au but désiré, après une jeunesse qui ne fut que bonheur. Qu'ils soient assurés de mon indicible reconnaissance.

Gâté par une grand'mère, à la mémoire de laquelle j'adresse un pieux souvenir, j'ai grandi entre des frères et sœurs qui savent toute ma tendre affection ; quant au bonheur trouvé auprès de l'amie qui a bien voulu partager avec un mari « pas encore arrivé » la vie sans confort, mais non sans charmes, des salles de garde, il est de ceux qui ne se disent pas, non plus que celui goûté auprès du berceau de notre petite fille.

Qu'il me soit permis de ne pas aller plus loin, sans évoquer, avant tout autre souvenir, celui de tous mes amis morts au champ d'honneur. Ma pensée va particulièrement à mes camarades du 110^e d'artillerie lourde et du 14^e d'infanterie et, parmi ceux-ci, tout spécialement aux braves amis du 1^{er} bataillon tués en secteur pendant deux années de vie

commune, ou tombés au cours des cinq attaques auxquelles j'ai eu l'honneur de les accompagner. C'est avec piété que je garderai leur mémoire.

N'est-ce point en partie à leur sacrifice que je dois d'avoir pu, en ces journées inoubliables de novembre 1918, pénétrer, en vainqueur, dans le village paternel de la Wanzenau et me jeter dans les bras de mes parents et amis d'Alsace qui, d'aucuns depuis quarante-huit ans et les plus jeunes depuis août 1914, en tout cas, attendaient sans défaillance notre retour.

Je garde du début de mes études médicales à Lyon le meilleur des souvenirs. J'ai eu la joie de trouver alors, auprès de plusieurs de mes maîtres, en même temps qu'un appui précieux, l'accueil le plus aimable à leur foyer familial. Que les professeurs Kœhler, Florence et A. Pollosson, Messieurs A. et L. Lumière et tous les leurs, veuillent bien accepter ici l'expression de mon affectueuse reconnaissance.

Interne à Charenton, j'ai trouvé en M. le docteur Roger Mignot et en M. le docteur L. Marchand, médecins-chefs de la Maison Nationale, les Maîtres les plus bienveillants qui soient; je dois à leur érudition, à leur expérience et à leur sollicitude tout ce que je suis en médecine mentale; qu'ils soient assurés ici de toute ma reconnaissance et de ma respectueuse affection.

Je n'ai pu profiter que peu de temps de la charmante bienveillance que M. le docteur Mignard, médecin-chef des Asiles de la Seine, sait mettre dans son enseignement. Je le prie d'accepter, ainsi que M. le docteur Beaussenat, chirurgien de la Maison Nationale, l'hommage de ma sincère gratitude pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu me témoigner.

Je suis heureux d'avoir pu profiter des intéressantes leçons cliniques et théoriques de M. le professeur Claude et de M. le professeur agrégé Laignel-Lavastine. Je remercie tout particulièrement M. le professeur Claude de l'honneur qu'il me fait en acceptant de présider à la soutenance de ma thèse.

Que tous mes amis, tous mes camarades d'étude et tous mes collègues d'internat soient assurés de toute mon amitié et de l'excellent souvenir que j'emporte des heures vécues ensemble.

Et puisque je parle d'amis et de camarades d'études, qu'il me soit permis de remercier le meilleur d'entre eux, mon aîné dans la carrière, le docteur Frantz Adam, médecin-chef de l'Asile de Rouffach. Sa passion fraternelle m'a valu de telles marques d'affection, une aide tellement précieuse au cours de mes études, que je ne saurais lui dire, en quelques mots, toute ma tendre reconnaissance.

Charenton, le 16 février 1923.

E. A.

INTRODUCTION.

Le professeur Sigmond Freud, titulaire de la chaire de psychiatrie de Vienne, est l'auteur d'une méthode nouvelle d'investigation psychologique, la *psychanalyse*, qui l'amena à la conception d'une doctrine originale, le *pansexualisme*. Psychanalyse et pansexualisme, voici ce que l'on englobe communément sous le nom de *Freudisme*. Ce *dogme* (le mot est de M. P. Janet qui avec d'autres auteurs, en particulier des auteurs américains, a paru quelque peu étonné du « caractère mystique de ces études sur la sexualité »), a ses rites et ses adeptes, nous allons dire ses prêtres.

Dès 1896, S. Freud déclarait (*Zur Aetiologie des Hysterie*) que ses découvertes seraient pour la neuro-pathologie ce qu'a été pour la géographie la découverte des sources du Nil ! Je ne pense pas abuser des licences qu'autorise une figure de rhétorique, en comparant du moins les flots d'encre qu'ont fait couler pendant ces vingt-cinq dernières années les doctrines du professeur de Vienne, aux débordements annuels du grand fleuve africain.

De nombreuses revues, rédigées pour la plupart en langue allemande, mais quelques-unes en anglais, quantité de publications (dont s'occupe spécialement la maison Deuticke de Vienne et Leipzig), un congrès annuel, enfin, ne traitent exclusivement que de questions de psychanalyse et de pansexualisme.

Il est toutefois intéressant de noter que tous les auteurs autrichiens et allemands ne semblent pas partager ou approuver l'engouement avec lequel bon nombre de leurs

compatriotes ont accueilli le freudisme. C'est ainsi, pour ne parler que des plus connus, que Pilcz, professeur à Vienne, dans son *Lehrbuch der speziellen Psychiatrie*, cependant édité chez Deuticke (1912), ne prononce pas même le mot psychanalyse, que du moins nous n'avons pas pu trouver ni dans l'index alphabétique, ni dans les chapitres où nous étions fondés à le rechercher.

Hoche, cité par Ermakow (*Archives de neurologie*, 1913), aurait qualifié la psychanalyse de superstition ou préjugé de vieille femme ; toutefois, Ermakow n'ayant pas indiqué la référence de cette citation, nous n'avons pu la retrouver et lui en laissons la responsabilité.

Quant à Kraepelin, il déclare ne pouvoir se résoudre à cette *métapsychiatrie*. Sa conscience scientifique de psychiatre de la vieille école ne lui permet pas de voltiger, tel les élèves de Freud, au-dessus de ces difficultés et de « prétendre que tout rêve représente l'élaboration pleine de sens d'un complexe »... c'est là pour lui une assertion en l'air. « Celui qui peut se résoudre, continue-t-il, à considérer toute parole de ses malades comme interprétant tantôt ce qu'elle veut dire prise à la lettre, tantôt le contraire, ou bien à la prendre pour un symbole, celui qui avec confiance arrive à se retrouver dans tous ces refoulements, transferts et *Verdeckungen*, celui-là, dit-il, n'aura pas de mal à trouver dans une fable de Gellert (nous dirions de La Fontaine) le substratum de pensées incestueuses secrètes, des tendances jalouses, masochistes, sadiques ou homosexuelles. »

Des élèves de Freud, Adler et Jung, tendent même à provoquer une scission parmi les psychanalystes et cherchent à fonder une école dissidente.

En Amérique où, selon Freud (Introduction à la *Psychanalyse*, p. 441), « d'éminents psychiatres initient leurs élèves aux théories psychanalytiques et où directeurs d'asiles d'aliénés, privés et publics, s'efforcent d'observer leurs malades à la lumière de cette théorie », il ne s'agirait, d'après Brousseau et Roederer (*Encéphale*, juin 1922), que d'une « psychanalyse épurée de tous les excès doctrinaux, réduite au rôle d'une méthode nouvelle d'exploration de l'inconscient et des conflits affectifs ». Ce ne serait, d'après ces auteurs, que sous cette forme édulcorée que la plupart des

psychologues et psychiatres américains, et en particulier l'*American psycho-pathological Association*, ont accueilli la psychanalyse.

*
**

Jusqu'en 1911, les psychologues et psychiatres français avaient négligé de s'occuper de cette doctrine qui n'avait point retenu leur attention si, comme il est vraisemblable de le supposer, ils en avaient eu connaissance par les publications autrichiennes et surtout suisses qui publiaient, depuis un certain temps déjà, des travaux écrits en français sur la question. En 1911, Kostyleff, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, publie successivement dans plusieurs journaux français des études sur le freudisme (*Archives de neurologie*, *Journal de psychologie normale et pathologique*, et même plus tard (1913) *Mercure de France*). La même année et l'année suivante, c'est Morichau-Beauchant ¹⁾ qui révèle, assez timidement du reste et pour la première fois dans des journaux non spécialisés, les théories nouvelles. En même temps, les *Archives de neurologie* donnent sur la question de nouveaux travaux, en français naturellement, mais d'auteurs étrangers et Jung, dans l'*Année psychologique*, Ladame P., dans l'*Encéphale*, traitent de la question.

Mais, en 1913, on parle déjà suffisamment en France de psychanalyse et de pansexualisme pour que le Maître de la psychiatrie française croie nécessaire, avec le concours de son élève préféré et ami Hesnard, de faire connaître dans une série d'articles de l'*Encéphale* et peu après (1914), en un volume de 400 pages, une doctrine qui, déclarent les auteurs, « en dépit de ses exagérations, de ses outrances, de ses allures mystiques, voire de ses étrangetés... est loin d'être sans grandeur ».

En août 1913 encore, un autre maître incontesté de tous ceux qui, en France et même à l'étranger (sans en excepter Vienne), s'adonnent aux études psychologiques, le professeur P. Janet, présente au XXVII^e Congrès de médecine à

¹⁾ Morichau-Beauchant, *Gaz. des Hôpit.*, 14 nov. 1911. — *Journal méd. franç.*, 15 avril 1912 et 15 sept. 1912.

Londres, un rapport sur la psychanalyse, rapport qui parut au début de 1914 dans le *Journal de Psychologie normale et pathologique*.

Survint la guerre qui substitua, hélas, aux discussions psychanalytiques, déjà amorcées entre Paris et Vienne, une querelle d'une autre envergure, mais qui du moins ne mit pas directement aux prises deux peuples qui n'avaient aucune raison de se haïr. Et déjà les relations intellectuelles ont repris entre Autrichiens et Français. La psychanalyse, car c'est sous ce terme unique que, négligeant d'employer le mot pansexualisme, on englobe aujourd'hui et la doctrine et la méthode de Freud, est à l'ordre du jour ; les articles parus sur la question depuis trois ans deviennent de plus en plus nombreux ; Hesnard a dû donner (août 1921), une nouvelle édition de l'ouvrage publié en 1914 avec le professeur Régis, qu'une mort prématurée est venue enlever à la psychiatrie française. Enfin le Congrès des Aliénistes et Neurologistes français, siégeant cette année à Quimper, vient de charger le docteur Hesnard de présenter l'année prochaine, au Congrès de Besançon, un rapport sur la psychanalyse.

Quant à nous, appelé à présenter devant la Faculté une thèse inaugurale, nous avons été tenté par ce sujet. Ce n'est point que nous prétendions avoir pu étudier à fond le freudisme au début d'une carrière dont la préparation a été interrompue par cinq années de service aux Armées ; mais tenant à être au courant de toutes les méthodes pouvant nous permettre de mieux comprendre les malades auxquels nous avons décidé de nous consacrer, nous avons été amené à étudier la psychanalyse. Il nous a été d'autant plus facile de le faire, en ne risquant pas de trahir la pensée de l'auteur, que l'année 1922 a vu paraître en langue française le principal ouvrage didactique de Freud, *l'Introduction à l'étude de la Psychanalyse* (traduction de Jankelewitch), puis la *Psychopathologie de la vie quotidienne (application de la psychanalyse à l'interprétation des actes de la vie courante : traduction du même auteur)*, et enfin les *Cinq conférences sur la Psychanalyse* (traducteur Lay), données par le maître lui-même.

Nous nous étions engagé dans cette voie après avoir pris connaissance de certains travaux publiés par des psych-

analystes notoires et nous avons été stupéfait (c'est le mot qui rend le mieux notre pensée) par l'exagération des procédés d'investigation psychologique employés par ces auteurs et par les déductions excessives, à notre avis, auxquelles ils arrivaient.

Après nous être entretenu de la question avec plusieurs de nos maîtres et plus particulièrement avec le docteur Mignot, médecin-chef de Charenton, après avoir lu quelques auteurs dont l'autorité ne saurait être contestée, et parmi eux surtout Régis et Hesnard, P. Janet, Schnyder, Blondel, etc., nous sommes arrivé à cette conception, toute théorique nous en convenons, que certaines idées de Freud, considérées en tant qu'hypothèses psychologiques, ont une valeur indiscutable, qu'elles ont eu le mérite d'attirer une fois de plus l'attention sur l'énorme importance du facteur sexuel en psychopathologie ; mais les applications thérapeutiques auxquelles elles ont donné lieu, et telles surtout qu'elles sont pratiquées par certains freudistes, nous paraissent par contre dangereuses et en général inutilisables.

Que si l'on nous reprochait de vouloir critiquer la psychanalyse sans l'avoir vu pratiquer, nous répondrions que c'est Freud lui-même qui déclare (*Introduction*, p. 16), que « la conversation qui constitue le traitement psychanalytique ne supporte pas d'auditeurs ; elle ne se prête pas à la démonstration... Vous pouvez seulement en entendre parler et, au sens rigoureux du mot, vous ne pouvez connaître la psychanalyse que par ouï-dire. »

Page 449, l'auteur dit encore : « Vous n'attendez pas de moi, je le sais, une initiation à la technique, à la manière de pratiquer l'analyse dans un but thérapeutique. (Mais si, Maître !) Vous voulez seulement savoir d'une façon générale quel est le mode d'action de la psychanalyse et quels sont à peu près ses effets. Vous avez un droit incontestable de le savoir et pourtant je ne vous en dirai rien, préférant vous laisser trouver ce mode d'action et ses effets par vos propres moyens. » (! ! !)

Or, c'est en parlant à des médecins (*l'Introduction à la Psychanalyse* est « la reproduction fidèle des leçons... faites pendant les semestres d'hiver 1915 - 1916 - 1917, devant un

auditoire composé de médecins et de profanes des deux sexes » (Préface), que Freud s'exprime ainsi. Nous sommes donc fondés à estimer que l'on peut discuter, de la théorie du moins, de la psychanalyse, sans en avoir pratiqué la méthode. C'est du reste ce que pensait, en 1910, Isserlin (cité par de Montet : *Archives de Neurologie*), qui dans une discussion avec Bleuler affirmait « qu'utiliser un procédé d'investigation qui pêche par la base équivaut déjà à un manque d'esprit critique ».

*
* *

Nous nous proposons, dans ce travail, d'exposer sommairement la méthode et la doctrine de Freud, puis, afin de bien prouver que nous ne trahissons pas la pensée de certains, nous montrerons, par des citations littérales, à quelles exagérations peut aboutir une pareille doctrine qui va à l'encontre de la modération et du tact latins.

Nous nous faisons fort de prouver ensuite, qu'en somme, « du bon freudisme », psychologues ou psychiatres en font tous depuis longtemps, sans le savoir peut-être, et surtout sans le dire à leurs malades et au grand public, et nous montrerons le danger qu'il peut y avoir à vulgariser des théories qui déjà envahissent le roman, le théâtre et le journal.

Nous serons en la bonne compagnie de M. le professeur Janet, pour dire que l'analyse psychique existait avant la psychanalyse. Avec Schnyder, nous parlerons des *limites de la psychothérapie*. Nous ne négligerons pas d'accorder à la sexualité l'importance indéniable qu'elle a dans la genèse de quelques psychoses et dans la vie en général.

L'influence des préoccupations sexuelles est tellement connue que depuis deux mille ans bientôt les prêtres, qui ont la notion, sinon du pansexualisme du moins du sexualisme, font de la psychanalyse dans le confessionnal. La confession catholique peut d'ailleurs présenter aussi ses dangers ; mais du moins l'Eglise, fine psychologue, l'a-t-elle entourée du mystère d'un sacrement et en a-t-elle interdit,

sauf circonstances exceptionnelles, l'exercice ailleurs que dans un confessionnal.

Avant d'aborder notre sujet, nous tenons à affirmer qu'aucun esprit de parti, et surtout de *nationalisme*, n'a dicté ce travail ; mais le freudisme, après des fortunes diverses dans différentes parties du globe, tend à *devenir à la mode en France* ; nous croyons sincèrement qu'il y a là un danger et nous voulons simplement essayer de le prouver.

CHAPITRE PREMIER.

EXPOSÉ SUCCINCT DE LA DOCTRINE FREUDISTE ET DE LA METHODE D'INTERROGATION PSYCHANALYTIQUE.

Nous nous proposons dans ce chapitre de résumer la doctrine de Freud, telle que lui-même l'a exposée dans son travail intitulé : *Introduction à la Psychanalyse*. Nous donnerons ensuite un exemple de la méthode d'interrogation psychanalytique, d'après un travail de P. Menzerath.

Nous nous sommes efforcés de ne trahir en rien la pensée du maître. Nous le citons le plus souvent intégralement ; quand nous avons rapproché des citations, nous avons pris soin de veiller à ce que ces rapprochements ne prêtent pas à de fausses interprétations.

Nous nous sommes aussi assuré qu'aucune des phrases citées ne présentait, du fait qu'elle était séparée de son contexte, un sens autre que celui qu'elle a dans l'ouvrage de Freud.

« La psychanalyse est un procédé de traitement médical de personnes atteintes de maladies nerveuses » (p. 13).

« Ce qui caractérise la psychanalyse, en tant que science, c'est moins la matière sur laquelle elle travaille que la technique dont elle se sert. On peut, sans faire violence à sa nature, l'appliquer aussi à l'histoire de la civilisation, à la science des religions et la mythologie qu'à la théorie des névroses, son seul but et sa seule contribution consistant à découvrir l'inconscient dans la vie psychique » (p. 404).

La psychanalyse constitue « une thérapeutique de longue haleine, une thérapeutique dont les effets sont excessivement lents à se produire » (p. 450).

Elle diffère de la suggestion qui, elle, ne lutte pas contre « les raisons de l'état morbide » et peut « être appliquée rapidement, beaucoup plus rapidement que la méthode analytique, sans être désagréable aux malades » (p. 469).

« Le traitement psychanalytique ne supportera pas d'auditeurs » (p. 16) ; on ne peut être initié « par suite des difficultés que présente l'enseignement dans cette branche ; le médecin qui débute dans la psychanalyse est, plus que tout autre spécialiste, abandonné à ses propres forces pour se perfectionner dans son art... » (p. 470). Souvent la famille s'oppose à ce que le traitement soit appliqué ou bien, y ayant consenti, l'interrompt.

« On apprend d'abord la psychanalyse sur son propre corps, par l'étude de sa propre personnalité... »

Quoi qu'il en soit des difficultés que l'on éprouve quand on veut appliquer la méthode thérapeutique nouvelle, nous allons dire maintenant en quoi consiste la psychanalyse.

Très souvent, dans nos conversations ou en écrivant, nous faisons des *lapses* ; très souvent aussi, dans l'exercice de la vie quotidienne, nous commettons des *oublis* ou nous perdons des objets. Ces *lapses*, ces *oublis*, ces pertes d'objets, Freud les qualifie d'*actes manqués* et ces actes manqués ont pour lui un sens ; « ...nous pourrions même, dans la plupart de nos recherches, remplacer le mot *sens* par les mots *intention* ou *tendance* » (p. 38).

Exemples : Le président d'une assemblée qui, pour ouvrir une séance, prononce les mots : « je déclare la séance close... », exprime d'une façon évidente qu'il appréhende des incidents pendant la séance. Un journal écrit un jour : « on a remarqué parmi les assistants le Kornprinz... », le lendemain il veut rectifier et le typographe écrit « le Knorprinz... » On ne s'étonnera pas de ce lapsus (p), si l'on apprend qu'il a paru dans une feuille sociale-démocrate ! Freud ne va pas jusqu'à prétendre que le premier de ces lapsus pouvait signifier que le prince fut malheureux en ménage, mais il écrit un peu plus loin (p. 57), à propos d'objets perdus : « Je connais des cas d'autres femmes qui,

au cours de leur voyage de noces, avaient perdu leur alliance, accident auquel les événements ultérieurs ont conféré une signification non équivoque... »

En tout cas, nous ne pouvons pas, paraît-il, « ne pas adhérer à la conclusion qui découle de l'observation d'autres cas, à savoir que le refoulement d'une intention de dire quelque chose constitue la condition indispensable d'un lapsus. » (*Indispensable !*)

Mais en plus des *actes manqués* il y a les rêves qui, eux, prêtent à des constatations encore plus intéressantes. « Le sommeil (p. 88) est un état dans lequel le dormeur ne veut rien savoir du monde extérieur... » Aussi, pour manifester cette intention, « nous replongeons-nous dans l'état où nous nous trouvions avant de venir au monde.. Certains d'entre nous se roulent en paquet serré et donnent à leur corps, pendant le sommeil, une attitude analogue à celle qu'ils avaient dans le flanc de leur mère... » (p. 89). Mais n'arrivant pas à réaliser le repos foetal, il arrive que nous rêvions et ces rêves ont souvent un sens qui n'est que trop clair, d'autres fois il n'en ont pas. « ...Or, que feriez-vous en présence d'une manifestation de ma part qui serait incompréhensible ? Vous m'interrogeriez, n'est-ce pas ? Pourquoi n'en feriez-vous pas autant à l'égard du rêveur ? Pourquoi ne lui demanderions-nous pas ce que son rêve signifie ?... (p. 101). Je vous dis notamment qu'il est fort possible, qu'il est même vraisemblable que le rêveur sache, malgré tout, ce que son rêve signifie, mais que, ne sachant pas qu'il le sait, il croie l'ignorer... » (p. 102). Et alors, grâce à un mode d'interrogatoire qui consiste en particulier à rechercher les associations que provoque un mot, ou à prier le sujet de dire « ce qui lui vient à l'esprit à l'occasion d'un élément déterminé de son rêve » (p. 108), on arrive à découvrir la signification du rêve. Mais les choses ne sont pas toujours aussi simples : « toutes les fois que le rêve manifesté présente des lacunes, il faut incriminer l'intervention de la censure du rêve... » (p. 143). Voici donc un élément nouveau : la *censure*, qui essaye d'atténuer dans le rêve, justement ce qui nous intéresserait particulièrement : la *libido*, c'est-à-dire notre désir le plus caché, le plus intime. Mais la psychanalyse finit tout de même par découvrir la

libido, car « à la suite d'expériences répétées, on a réussi à réunir un nombre assez considérable de ces traductions constantes (et) on s'aperçoit qu'il s'agit là d'interprétations qu'on aurait pu obtenir en se basant uniquement sur ce qu'on sait soi-même et que pour les comprendre on n'avait pas besoin de recourir au souvenir du rêveur... Nous donnons à ce rapport constant entre l'élément d'un rêve et sa traduction le nom de *symbolique*, l'élément lui-même étant un *symbole* de la pensée inconsciente du rêve » (p. 154, 155).

La connaissance des symboles permet « ...d'interpréter un rêve sans aucune difficulté, de le traduire pour ainsi dire à livre ouvert... », surtout si l'on connaît « la personnalité du rêveur, les circonstances dans lesquelles il vit et les impressions à la suite desquelles le rêve est survenu » (p. 155).

Nous exposerons dans le chapitre suivant quelques-uns de ces symboles ; qu'il nous suffise pour le moment de dire qu'en général, pour ne pas dire toujours, ils révèlent le caractère sexuel de nos rêves en apparence les plus innocents.

Nous avons appris entre temps que beaucoup de rêves d'adultes étant *condensés, déplacés, déformés*, il nous avait fallu « demander aux rêves infantiles des données décisives sur la nature du rêve... » (p. 221), et grâce aux révélations des enfants de huit ans, nous apprenons qu'« alors qu'il est tout enfant, le fils commence à éprouver pour la mère une tendresse particulière : il la considère comme son bien à lui, voit dans le père une sorte de concurrent qui lui dispute la possession de ce bien ; de même que la petite fille voit dans la mère une personne qui trouble ses relations affectueuses avec le père et occupe une place dont elle, la fille, voudrait avoir le monopole. C'est par les observations qu'on apprend à quel âge doit remonter cette attitude, à laquelle nous donnons le nom d'*OEdipe-complexe*, parce que la légende qui a pour héros OEdipe réalise, en ne leur imprimant qu'une très légère atténuation, les deux désirs extrêmes découlant de la situation du fils : le désir de tuer le père et celui d'épouser la mère... » (p. 214).

« La névrose obsessionnelle et l'hystérie sont les formes de névrose qui ont fourni la première base à l'étude de la

psychanalyse et c'est dans le traitement de ces névroses que notre thérapeutique a remporté ses plus beaux succès » (p. 268).

« La psychiatrie distribue des noms aux différentes obsessions et rien de plus (p. 270), ...mais la psychanalyse nous a appris qu'il est possible de faire disparaître définitivement ces symptômes obsédants singuliers... » (p. 271). (Nous donnerons dans le chapitre suivant un exemple d'analyse d'un symptôme obsédant.) Il suffit de chercher le *sens* de l'action obsessionnelle dans l'*inconscient*, car « c'est à des situations de ce genre que nous pensons, lorsque nous parlons de processus psychique inconscient. Nous défions n'importe qui de rendre compte de cette situation d'une manière scientifique plus correcte..., nous accueillerons avec un haussement d'épaules résigné l'objection d'après laquelle l'inconscient n'aurait aucune réalité au sens scientifique du mot, qu'il ne serait qu'un pis-aller, une façon de parler » (p. 288). « Janet s'est exprimé comme s'il avait voulu faire comprendre que l'inconscient n'était pour lui qu'une façon de parler. Depuis lors, je ne comprends plus les déductions de Janet, mais je pense qu'il s'est fait beaucoup de tort, alors qu'il aurait pu avoir beaucoup de mérite » (p. 267). « J'affirme avec Breuer ceci : toutes les fois que nous nous trouvons en présence d'un symptôme, nous devons conclure à l'existence chez le malade de certains processus inconscients qui contiennent précisément le sens de ce symptôme. Mais il faut aussi que ce sens soit inconscient pour que le symptôme se produise. Les processus conscients n'engendrent pas de symptômes névrotiques : et, d'autre part, dès que les processus inconscients deviennent conscients, les symptômes disparaissent » (p. 290). « Notre thérapeutique agit en transformant l'inconscient en conscient et elle n'agit que dans la mesure où elle est à même d'opérer cette transformation » (p. 291).

C'est ce démenti qui « sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique de nos jours, qui se propose de montrer au moi qu'il n'est seulement pas maître dans sa maison... », qui a provoqué « la levée générale des boucliers contre notre science, l'oubli de toutes les règles de politesse académique, le déchaînement d'une opposition

qui secoue toutes les entraves d'une logique impartiale. Ajoutez à tout cela que nos théories menacent de troubler la paix du monde d'une autre manière encore, ainsi que vous le verrez tout à l'heure » (p. 296 - 297). (1 ?)

« Nous assimilons donc le système de l'inconscient à une grande antichambre, dans laquelle les tendances psychiques se pressent, telles des êtres vivants. A cette antichambre est attenante une autre pièce, plus étroite, une sorte de salon, dans lequel séjourne également la conscience. Mais à l'entrée de l'antichambre dans le salon veille un gardien qui inspecte chaque tendance psychique, lui impose la censure et l'empêche d'entrer au salon si elle lui déplaît... Lorsqu'après avoir pénétré jusqu'au seuil, elles (les tendances) sont renvoyées par le gardien, c'est qu'elles sont incapables de devenir conscientes : nous disons alors qu'elles sont *refoulées*... » (p. 307).

« Voici, jusqu'à nouvel ordre, comment il faut comprendre le refoulement. Celui-ci n'est qu'une condition préalable de la formation de symptômes. Nous savons que le symptôme vient se substituer à quelque chose que le refoulement empêche de s'extérioriser » (p. 309).

Suivent deux chapitres sur la vie sexuelle de l'homme et de l'enfant. Ce dernier jusqu'à huit ans, mais déjà dans le sein de sa mère quelquefois, est d'un érotisme dont nous n'avons pas gardé le souvenir : hétéro-érotisme (quand il prend plaisir à sucer le sein de sa mère), ou auto-érotisme... quelquefois déplacé. Jugez-en : « ...l'élimination de l'urine et du contenu intestinal est pour le nourrisson une source de jouissance et il s'efforce bientôt à organiser ces actions de façon à ce qu'elles lui procurent le maximum de plaisir... Il n'éprouve au début aucun dégoût devant ses excréments, qu'il considère comme faisant partie de son corps : il s'en sépare à contre-cœur et s'en sert comme premier *cadeau* pour distinguer les personnes qu'il apprécie particulièrement... » (p. 326 - 327).

« Entre la sixième et la huitième année, le développement sexuel subit un temps d'arrêt... qui mérite le nom de période de latence... La plupart des événements... antérieurs à la période de latence sont alors frappés d'amnésie infantile... La tâche de toute psychanalyse consiste à faire revivre

le souvenir de cette période oubliée de la vie... oubli qui est... l'effet d'un refoulement... » (p. 339).

Deux phénomènes sont encore à étudier : la *fixation*, qui est le fait pour une tendance de s'être attardée à une phase antérieure et la *régression*, qui se produit quand une tendance se heurte dans l'exercice de sa fonction à de grands obstacles extérieurs.

Fixation, régression et refoulement, non satisfaction de la libido sont les grands générateurs de psychoses. « Les hommes deviennent névrotiques lorsqu'ils sont privés de la possibilité de satisfaire leur libido, donc par *privation*... » (p. 359), car « ...le degré d'insatisfaction de la libido que l'homme moyen peut supporter est limité », et n'est pas complètement compensé par la *sublimation*, c'est-à-dire le remplacement par un autre objet, un autre but présentant avec la libido non satisfaite des rapports génétiques.

Les obsessions, l'angoisse, la nervosité commune, l'hystérie, bref toutes les névroses, fonction de refoulement, de régression, en tout cas d'une privation pourront être guéries si, nous le répétons, nous arrivons à faire passer de l'inconscient dans le conscient la tendance refoulée.

Mais c'est là que gît la difficulté et l'auteur termine son *Introduction* sur un ton assez déprimé, refusant à ses auditeurs, non seulement de les faire assister à une application psychanalytique, mais même de leur dire comment on la pratique. Lui qui nous annonçait que ses théories menaçaient la paix du monde (et qui parlait même de nous le prouver), conclut tristement que, du reste, « les personnes sur lesquelles un médecin pourrait exercer une influence de ce genre obtiendraient facilement le même résultat sans l'intervention du médecin. Vous savez fort bien, dit-il encore, que lorsqu'un jeune homme abstinent se décide à avoir des rapports sexuels illégitimes et lorsqu'une femme insatisfaite cherche à se dédommager auprès d'un autre homme, ils n'ont généralement pas attendu, pour le faire, l'autorisation du médecin ou même du psychanalyste » (p. 451), et sur ce point, du moins, nous sommes tout à fait d'accord avec Freud.

Entre temps, il nous avertit que souvent la malade « psychanalysée » s'éprend de son médecin (c'est le phéno-

mène du *transfert*) au point de lui manifester une exigence amoureuse tumultueuse, ou même de la haine (*transfert négatif*). Freud ne va pas, dans son *Introduction*, jusqu'à préconiser ou du moins envisager, en cas de *fixation amoureuse*, des relations normales, une liaison illégitime, épistodique, entre le médecin et sa cliente ; il aurait cependant écrit quelque part, si nous en croyons Brousseau et Raeder (*loc. cit.*), qui ne donnent pas la référence, qu'il admettait cette solution. Mais s'il s'agissait non de clientes, mais de clients, Freud qui nous a dit que ceux-ci « n'échappent pas plus que les patientes femmes... à l'attraction sexuelle... » (p. 462) du psychanalyste, envisagerait-il aussi, dans ces cas d'exigences homosexuelles, la même solution... ! ?

Freud n'ayant pas voulu nous dire comment on opérât pour faire surgir de l'inconscient dans le conscient le refoulement, cause de tant de maux, nous montrerons en quelques lignes, d'après Menzerath (*Archives de Psychologie*, 1912), comment on procède.

On demande au malade ou au sujet « commodément installé sur une chaise-longue, dans une chambre peu éclairée, de dire toutes les pensées et idées, mots et fantaisies, qui lui passent par l'esprit, sans faire aucun choix (Menzerath). Mais comme le sujet peut facilement tromper l'expérimentateur, dit le même auteur, on doit en quelque sorte le forcer à rester dans certaines limites dont le début sera au moins nettement déterminé. » Jung modifia donc les expériences classiques en employant des mots inducteurs judicieusement choisis qui, suivant qu'ils touchent de près ou de loin au complexe, réalisent ce complexe et provoquent des troubles associatifs (bégaiement, lapsus, allongement du temps de réaction, etc.)

Disons tout de suite que M. Janet critique cette méthode qu'il qualifie de « procédé médiocre et un peu naïf », le malade surveillé arrangeant « plus qu'on ne le croit ses paroles pour produire un certain effet ». (*Rapport au Congrès de Londres.*) Il a observé également que tous les mots éveillent une petite émotion, à plus forte raison certains mots « bizarres et choquants ». Il n'est évidemment pas étonnant qu'il ait obtenu un retard de *six et neuf secondes* en intercalant brusquement au milieu de mots usuels, au cours d'ex-

périmentation sur un sujet chez qui il n'y avait à sa connaissance aucun souvenir traumatique pouvant se rattacher à des mots orduriers, les appels *merde* et *votre cul*. Le sujet, pour peu qu'il se soit agit d'une *enfant de Marie*, était fondé à marquer une *suffocation* de neuf secondes !!

Voyons maintenant quelques-unes des associations qu'obtient Menzerath à l'aide des mots inducteurs et les conclusions qu'il en tire.

« La technique de ces expériences est simple, dit l'auteur, les mots sont présentés dans le change-cartes de Ach ; on demande de répondre le plus vite possible par un autre mot. Le temps en millième de seconde (p !) est constaté par le chronoscope de Hipp. »

Viennent alors une série de 75 questions posées en sept jours. Nous n'en reproduisons que quelques-unes. Le premier chiffre est le numéro d'ordre de la question. Le premier mot en majuscules est le mot inducteur ; le second, en italiques, est le mot provoqué ; les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de millièmes de secondes écoulés entre la question et la réponse ; viennent ensuite les *séries* et les *souvenirs* déclanchés par le mot inducteur. Les mots ou phrases entre parenthèses sont des remarques du psychanalyste.

4. LIT. — (Hausse les épaules.) ...Je ne trouve rien... *lit garni* (109.725). — « Garni de ses matelas et de ses draps, c'est en opposition avec un lit vide. » (La signification symbolique de cette dernière expression est claire.) !!!

Série : « Grand lit, petit lit, lit de fer, lit en acajou, — lit chaud, lit froid, lit confortable, — lits jumeaux, lit dur, lit tendre, trouver son lit tout fait. »

(Cette série est probablement objective, il n'y a pas de complexe apparent.)

13. AMOUR — *triste* (2.691). — « Ah ! c'est le mot qui m'est venu, ou le Lac d'Amour (Minnewatér de Bruges). Mais est-ce qu'il n'y a pas quelque part, en Chine, un fleuve d'Amour ? »

Série : « Vigoureux, vibrant, platonique, charnel, mutuel, — suprême, bienheureux, heureux, simple, ardent,

froid, glacé, lent, vif, — éthéré, surnaturel, *réci-proque* (le mot est fortement accentué). J'ai dit vigoureux, n'est-ce pas ? »

20. DOULEUR — *douleur aiguë* (2.013). — « J'ai complété le mot. »

° Souvenir : « Douleur sourde ; c'est une douleur que l'on n'avoue pas. » (Souvenir personnel.)

26. CADAVRE — *vivant* (9.229). — « Un cadavre vivant. »

Souvenir : « J'en connais plus d'un. Quelqu'un, par exemple, qui enterre une partie de sa personnalité, c'est un cadavre vivant.

— Quelle partie avez-vous enterrée ?

— Don't mention it ! » (Elle rougit.)

37. CRIME — (elle rit, hausse les épaules, a l'air gênée) ...crime, je ne sais pas... *crime impuni* (8.285). — « Oh ! je n'ai pas de souvenir à propos de ça ; c'est dans un sens général. »

Souvenir : « Le crime de Madame Steinheil. »

(Cette réponse pourrait suggérer des constructions intéressantes ! Je m'en dispense... admettons que j'aie tort de m'y refuser.)

45. COUSIN — *nombreux* (4.500). — « J'ai de nombreux cousins. »

Souvenir : « Je n'en ai pas. »

(Cette réponse est pourtant très curieuse, dans ce cas où la faculté verbale est si développée. Peut-être s'agit-il d'une inhibition affective subconsciente.) (?)

58. JAUNE — *jaune*, ah sapristi !... *rose jaune* (4.919). — « Cela ne veut rien dire. »

Elle donne ensuite spontanément la série suivante : « Or jaune, fleur jaune, homme jaune, drapeaux et coutures jaunes, drapeau cuivre, — (elle rit), je ne vois plus rien de jaune, — ruban jaune, teint jaune (elle rit), tapis jaune, couverture jaune, plume jaune, rideau jaune. »

Souvenir : « Je n'ai rien de particulier. Mais je n'aime pas le jaune comme couleur. »

« Est-ce que vous connaissez la signification de la couleur jaune ? » (Elle rit.) « Est-ce que ce n'est pas la couleur de l'Eglise et la couleur des vieilles filles, et des messieurs qui sont trompés par leurs femmes ? Enfin, c'est une fichue couleur. »

Telles sont, parmi les réponses obtenues, les associations provoquées, les séries déclanchées, celles qui nous ont paru être... les moins obscures. Or l'auteur ne craint pas de dire plus loin : « J'ai voulu conserver à ces notes leur fraîcheur originale, pour bien rendre la façon de l'expérience. On va m'objecter que je n'ai pas toujours tiré les conclusions qui sortent clairement (*sic*) de ces observations... Je l'admets d'avance... »

Nous pensons avoir réussi à donner dans ce chapitre une idée de la doctrine de Freud et de la méthode d'interrogation psychanalytique.

CHAPITRE II.

DES EXAGÉRATIONS FREUDISTES DANS L'INTERPRÉTATION DES LAPSUS, ERREURS, OUBLIS, RÊVES, etc.

Nous avons exposé dans le précédent chapitre la doctrine freudiste et nous avons donné un aperçu de la méthode d'investigation psychanalytique. Nous nous sommes abstenus de toute critique, mais avons été obligé, nous le reconnaissons, de « refouler » les objections qui venaient en foule à notre esprit. Nous nous proposons, dans les quelques pages du présent chapitre, de montrer à quelles exagérations en arrivent et Freud et ses élèves, et nous laisserons les objections jadis refoulées faire violence au « gardien censeur ». Avec Blondel (*La Psychanalyse*, p. 67), nous prétendons que ce n'est pas notre faute « si les objections que l'on est amené à opposer à Freud ont souvent l'air de plaisanteries ».

Ici encore, et au risque de nous entendre dire que nous avons rédigé notre travail à coups de ciseaux, nous citerons largement les auteurs que nous critiquerons, de peur que l'on nous accuse d'avoir facétieusement interprété leurs travaux.

A. — INTERPRÉTATION FREUDISTE DES OUBLIS, DES ASSOCIATIONS D'IDÉES.

Nous avons déjà cité dans le chapitre précédent un ou deux exemples d'interprétation de lapsus par Freud lui-même. Voici un exemple d'oubli ; nous allons voir l'inter-

prétation invraisemblable qui en est donnée. (*Psychopathologie de la Vie quotidienne*, p. 10.)

Un jeune homme avec lequel Freud voyage veut, au cours de la conversation, placer le vers :

« Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor »,

mais il hésite, *bafouille* et finalement ne cite ce vers qu'incorrectement, oubliant en particulier le mot *aliquis*. Ce jeune homme « ayant reçu une culture universitaire » et étant au courant de quelques travaux de psychanalyse, consent à laisser rechercher par Freud la cause de cet oubli. Freud l'invite donc à dire tout ce qui lui « passera par la tête pendant qu'il dirigera son attention sur le mot oublié ». Viennent successivement les mots : *Aliquis*, *reliquis*, *liquidation*, *liquide*, *fluide*, puis *Saint-Simon*, *Saint Benoît*, *Saint Augustin*, *le miracle de Saint Janvier*, etc., etc. (nous en passons... il y en a deux pages !), puis enfin une pensée intime que le sujet hésite à énoncer. Enfin il s'y décide : « Eh bien ! j'ai pensé tout à coup à une dame dont je pourrais facilement recevoir une nouvelle aussi désagréable pour elle que pour moi. — La nouvelle que ses règles sont arrêtées ? — Comment avez-vous pu le deviner ? — Sans aucune difficulté, vous m'y avez suffisamment préparé. Rappelez-vous les saints du calendrier dont vous m'avez parlé, le récit sur la liquéfaction du sang... » Bref, il « paraît hors de doute » à Freud que si son compagnon de route a omis dans le vers le mot « *aliquis* », ce fut parce qu'il craignait d'apprendre que sa maîtresse n'avait point vu venir ses règles !!

Citons encore le passage suivant d'un travail de Weber. (*Archives de Neurologie*, 1912.) Malgré toute la bonne volonté que nous nous sommes efforcé d'y mettre, nous n'avons pu trouver un caractère scientifique à ces déductions.

« Une pierre rappelle au malade B... l'infirmier D... (? ? passons). La pierre est bizarre (passons encore). Pizarre a conquis la ville de Lima. L'infirmier D... se servit un jour d'une lime, outil de grande valeur pour notre malade, qui réussit à s'évader plusieurs fois. » Et voici pourquoi cette pierre rappela au malade B... l'infirmier D... !!

Quand, jouant aux charades, on nous dit : « Mon premier est gourmand... c'est Bu... parce que Bucéphale et que

Phalsbourg », nous trouvons cela assez drôle, à la rigueur spirituel... mais nous n'aurions jamais songé à transporter cette forme d'argumentation en psychologie !

B. — INTERPRÉTATION DES RÊVES.

Tous les psychologues non encore initiés au freudisme ont du rêve dit érotique des conceptions à peu près identiques et en tout cas n'accordent ce qualificatif d'érotique à un rêve, que si le contenu en est pour le moins sexuel. Freud, au contraire, voit de l'érotisme dans les rêves en apparence les plus inoffensifs.

Avez-vous rêvé que vous vous promeniez dans un champ d'asperges, dans une gare où il y a des mouvements de *va et vient*, que vous essayez de décrocher un battant de cloche, que vous montez en dirigeable, qu'un ramoneur grimpe dans une cheminée : érotisme. Que disons-nous... érotisme ? Autoérotisme, onanisme !! Rêvez-vous que vous introduisez une clef dans une serrure, que vous portez une cassette, une boîte, une cruche, que vous entrez dans une chapelle, que vous trouvez un fer à cheval, objet (*Intr.*, p. 170) « qui reproduit les contours de l'orifice génital de la femme » (oh ! ces Viennoises !), vous aurez du moins la consolation de ne pas être traité d'anormal, mais du moins soyez certain qu'il s'agit de rêves sexuels ; toutefois, si par malheur le coffret dont vous rêviez appartient à votre sœur, si la soupière que vous avez brisée dans un cauchemar est celle dans laquelle votre mère vous sert du potage... hélas ! plus de doutes, vous avez des tendances incestueuses !

Et que penser de ceux qui, tels MM. Daudet et Maurras, ne rêvent que de fleur de lys... « la fleur de lys française à trois branches... reproduction symbolique stylisée de l'appareil génital de l'homme ! » (*Intr.*, p. 169). Facéties de notre part ! dites-vous. Passons donc la parole à Freud et à ses élèves.

Une femme rêve (*Intr.*, p. 197) qu'« ...elle traverse le salon de son appartement et se cogne la tête contre le lustre suspendu au plafond ; il en résulte une plaie saignante... La tête apparaît ici comme le symbole de la partie opposée au corps. La signification symbolique du lustre est évi-

dente (?), tous les objets allongés (il y a des lustres qui sont circulaires) sont des symboles de l'organe sexuel masculin. Il s'agirait d'une hémorragie de la partie inférieure du tronc (pourquoi ?... la tête est tout ce qu'il y a de moins inférieure chez les bipèdes), à la suite de la blessure occasionnée par le pénis... » !!!

Voyons maintenant l'article de Weber : « Quelques rêves » (*Arch. Neurologie*, juillet 1913).

« M. X... a noué une intrigue avec Mme V... et croit que sa femme ne s'en aperçoit pas. En rêve, il est caché avec sa belle derrière une porte dans une *maison en construction*. Tout à coup, il remarque que cette porte est à claire-voie.

Nous verrons plus loin la signification de la maison qui est sexuelle, ainsi que la valeur des mots en *con* » (p. 11).

« Mme B... rêve qu'une *vipère rouge* (vis=pénis=force) lui monte du dos vers le cou (con) et finit par l'embrasser sur la bouche. La région interscapulaire et le cou sont des zones dont le chatouillement éveille à un haut degré la sexualité » (p. 12).

Nous croyons devoir faire remarquer, on pourrait en douter, que ces citations n'ont subi aucune retouche. Ce n'est pas nous qui avons souligné certaines syllabes et nous ne comprenons pas plus pourquoi le mot « cou » est suivi d'un certain mot entre parenthèses... que nous n'avons saisi dans le rêve de Freud en quoi une blessure du cuir chevelu pouvait évoquer une « hémorragie de la partie inférieure du tronc ».

L'auteur, qui paraît cependant peu difficile dans l'emploi des termes, regrette « que la religion se serve d'une terminologie aussi malheureuse... confession, concupiscence... on voit, ajoute-t-il, comment sont utilisés ces mots par trop imagés. » !!!

Nous ne pouvons résister à la tentation de rappeler encore ce rêve qui, d'après Brousseau et Raeder (*loc. cit.*) serait rapporté par Freud et cité par Maeder. Le rêveur voit un débouché de tunnel au travers duquel apparaît un champ labouré. « L'interprétation symbolique, selon Freud, est la suivante : Il s'agit du fœtus qui, de l'intérieur de l'utérus, guette le coït de ses parents. » !!!

Le professeur Janet, dans le rapport auquel nous avons déjà fait allusion, remarque (p. 18 et 19) très judicieusement que plusieurs interprétations d'un rêve peuvent se défendre. A un jeune homme qui avait rêvé d'une étoile et de deux colombes, il explique : « On pourrait vous dire que vous êtes amoureux d'une étoile de café-concert, et M. Maeder nous apprend que l'étoile désigne les parties génitales des jeunes Suissesses, mais je ne veux pas être accusé de faire de la psychanalyse grossière (*wilde Psychanalyse*) et je préfère vous dire que l'étoile désigne quelque chose de merveilleux et d'inaccessible : vous serez malheureux en amour. — Point du tout, répondit le jeune homme, vous n'y comprenez rien. L'étoile signifie la marine, parce que les marins se dirigent par les étoiles. Une des colombes est l'âme de Jeanne d'Arc, qui s'éleva au-dessus du bûcher de Rouen sous la forme d'une colombe et l'autre colombe, c'est mon âme à moi, tout à fait semblable, comme vous le voyez, à celle de Jeanne d'Arc. Je dois donc faire sur mer quelque chose d'analogue à ce que Jeanne d'Arc a fait sur terre ; mon rêve signifie, à n'en pas douter, que je dois aller à la tête d'une flotte de guerre délivrer la Bretagne opprimée par les préfets irréguliers. » !

Or, en effet, le professeur viennois, de temps à autre, et on ne sait pourquoi, interprète dans un sens nullement érotique des rêves qui devraient, d'après sa théorie, être considérés comme essentiellement sexuels. On pourrait croire que de temps à autre il voudrait, comme M. Janet, ménager son malade ou éviter de sombrer dans la... *wilde psychanalyse*.

Qu'on en juge (*Intr.*, p. 96). Le rêveur voit « ...deux rangs de jolis garçons aux cheveux blonds et au teint délicat se faire face dans une attitude de lutte, se précipiter les uns sur les autres, s'attaquer mutuellement, se séparer ensuite de nouveau pour revenir sur leurs positions primitives et recommencer la lutte... » Ce sont des pédérastes, penserez-vous sans doute, vous qui êtes déjà initiés à la signification des « va et vient » et qui voyez avoir à faire à des *jolis garçons blonds et frais* qui n'ont même pas de petites filles avec eux comme partenaires, ou pour le moins des onanistes et le rêveur est sans doute l'un et l'autre. Eh

bien non, ces petits garnements, auxquels nous avions prêté des mœurs si condamnables, sont... « une représentation symbolique des deux rangées de dents, et cette interprétation a été confirmée par le fait que le rêveur s'est trouvé après cette scène dans la nécessité de se faire extraire de la mâchoire une longue dent... » !!

Même réflexion au sujet de l'interprétation d'un rêve d'Alexandre le Grand (rétropsychanalyse !!) assiégeant Tyr, qui vit un satyre dansant. Nous excuserions un psychanalyste de conclure qu'Alexandre était, cette nuit-là, préoccupé de choses sexuelles (homo, hétéro ou... autosexuelles), et nous qualifierions de vil flatteur le devin Aristandre « qui interpréta ce rêve en décomposant le mot *satyros* en *sa Turos* (Tyr est à toi)... » Eh bien non, Freud n'est pas de cet avis, mais conclut : « L'interprétation qui paraît assez artificieuse était incontestablement exacte. » !!

Les psychanalystes n'ont pas craint d'étudier à la lumière du pansexualisme des rêves d'enfants de 14 ans.

T..., âgé de 14 ans, et qui à 13 ans a été témoin de scènes d'exhibitionnisme, rêve qu'il va en bateau avec un Anglais qui *tout à coup lève la rame en l'air...* et voilà, paraît-il, de quoi nous faire soupçonner bien des choses chez ce petit gamin.

V..., 17 ans, se promène en rêve avec une jeune fille qui l'engage à chercher des bananes ; il n'en découvre qu'une seule *allongée et pas mûre* : « le symbole est assez transparent pour y reconnaître une intimité rendue impossible par la répulsion de V... pour le sexe féminin. »

Ces deux exemples sont extraits d'une plaquette publiée récemment par A. Lemaître. (*Le Symbolisme dans les Rêves des Adolescents, suivi de Remarques sur l'Inversion précoce*. Edition Forum, Neuchâtel - Genève.) Nous ne pensons pas être d'une pruderie excessive, mais il nous paraît pour le moins imprudent de fouiller ainsi le psychisme d'enfants, sous prétexte de dépister une inversion précoce sur laquelle nous risquerions de les aiguiller.

L'auteur va jusqu'à découvrir en Octave Mirbeau un précurseur, Le Précurseur, des psychanalystes et cela pour avoir fait raconter à Sébastien Roch un rêve symbolique. Le Jésuite qui l'a souillé lui apparaît en rêve tirant d'un baquet

des papillons (les âmes de ses élèves) qu'il broie et pile dans un mortier, en faisant une pâtée épaisse qu'il donne à dévorer à de gros chiens voraces, dressés sur leurs pattes et coiffés de barettes. « Le romancier, dit-il, n'a pas prétendu faire œuvre scientifique, mais il y est pour ainsi dire arrivé sans le vouloir, grâce à sa perspicacité et à son robuste bon sens. »

C. — INTERPRÉTATION DES OBSESSIONS.

Qu'à l'origine de beaucoup d'états obsédants il y ait un traumatisme sexuel ou des préoccupations de même ordre, c'est un point sur lequel la plupart des psychiatres sont d'accord. Mais n'est-ce point encore vouloir faire dire coûte que coûte aux faits « ce que l'on veut leur faire dire », que l'interpréter comme le fait Freud, et comme nous allons l'exposer sommairement, le « cérémonial » dont une obsédée qu'il a observée entoure son coucher. (*Intr.*, p. 274 à 280.)

Une belle jeune fille de 19 ans ne peut se résoudre à se mettre au lit qu'après avoir arrêté la grande pendule de sa chambre, fait enlever toutes les autres pendules, y compris son bracelet-montre ; elle fait aussi enlever les pots de fleurs, elle exige que la porte qui fait communiquer sa chambre avec celle de ses parents soit entr'ouverte. Son oreiller ne doit point toucher le bois du lit, le petit coussin sur lequel repose sa tête doit être disposé en losange et la tête reposer dans la direction de l'axe du losange ; l'édredon doit être secoué de façon que le côté correspondant aux pieds soit plus épais que le côté opposé.

Interprétation : Les pendules, en raison de la périodicité du mouvement du balancier, sont un symbole génital féminin et leur tic-tac est une « représentation symbolique des battements du clitoris ». Ces symboles énervent la malade. Les vases, autres symboles féminins, pourraient se casser pendant la nuit ; funeste présage, il faut les enlever. « L'oreiller est toujours femme et la paroi du lit est homme », il faut les séparer. La jeune fille va du reste quelquefois se coucher entre son père et sa mère (à 19 ans !), « et c'est alors que l'oreiller et le bois de lit se trouvent réellement séparés » (nous citons). Secouer l'édredon

« signifiait rendre une femme enceinte » ; la porte entr'ouverte exprime le désir de surveiller les parents. Bref, l'ensemble de ce cérémonial témoigne que cette jeune fille ne voulait pas avoir de petite sœur « qui lui aurait fait concurrence » et qu'elle aurait bien voulu avoir des rapports avec son père, ce qui est *nettement établi* (?) par la façon dont elle pose la tête sur le losange qui « représente la forme de l'appareil génital de la femme lorsqu'il est ouvert (tout à l'heure c'était le fer à cheval !). C'est donc elle-même qui jouait le rôle du mâle, sa tête remplaçant l'appareil sexuel masculin. » !!!

D. — INTERPRÉTATION DES NOMBRES.

Les psychanalystes interprètent aussi les nombres énoncés en apparence au hasard et ce, dans le même sens que les rêves, les oublis et les lapsus.

Si, prié de dire un nombre, vous omettez d'y faire figurer les chiffres 3 et 5, cela signifiera que vous vous débarrasseriez volontiers, parmi vos six frères ou sœurs, des numéros 3 et 5 et si dans le nombre vous faites figurer le chiffre 8, cela implique que vous, le septième, vous avez toujours regretté de n'avoir pas un petit frère : le huitième !

Un jeune homme énonce le nombre 983. Le psychanalyste cherche ce que cela peut bien signifier et, à cette fin, interroge le sujet. Celui-ci se souvient qu'il y a quelques années il a été amusé de lire dans le journal que la veille, lapsus évident du typographe, la température avait atteint 986 degrés Fahrenheit. Comme il a énoncé le nombre 983 (et non pas 986) étant assis devant le feu, la chaleur de lâtre a pu provoquer l'énoncé de ce nombre. C'est loin d'être évident, sans être impossible. Le psychanalyste n'est pas satisfait de cette explication et invite le sujet à « poursuivre ces associations ». Le pauvre jeune homme, qui ne se doute certainement pas de ce qui l'attend, pense à la cheminée d'usine qu'il contemple le soir de son lit crachant flammes et fumées, « gaspillage d'énergie regrettable ». Mais je passe la parole au psychanalyste M. Jones : « Chaleur, flamme, gaspillage d'énergie à travers un long tuyau creux : il n'était pas difficile de conclure de ces associations que les représentations de chaleur et de flamme se ratta-

chaient chez lui à celle de l'amour, ainsi que cela arrive souvent dans la pensée symbolique, et que c'était un fort complexe masturbation qui avait motivé le nombre énoncé. Il ne lui resta alors (au jeune homme) qu'à confirmer les déductions. » Evidemment !!! (Psy. V. q., p. 289.)

E. — INTERPRÉTATION DES ŒUVRES D'ART.

Les freudistes ont entrepris de faire de cette psychanalyse que nous avons déjà qualifiée de rétrospective (à propos du rêve d'Alexandre), aux dépens des artistes qui ont peuplé nos musées de chefs-d'œuvres.

Aucun tableau ne saurait échapper à leur interprétation, aucune *Cène*, aucune *Descente de croix*, aucune *Immaculée conception* (Jones), aucune scène de genre, aucune nature morte qui ne révèle, grâce à la psychanalyse, la perversité de l'artiste ou de ses contemporains. Le sculpteur, plus encore sans doute que le peintre, pourrait être convaincu de mœurs inavouables et l'architecte... (M. Eiffel et les indigènes de Louqsor, par exemple...) plus que tout autre artiste. Si en effet les psychanalystes approuvent l'interprétation que Stocker de Jassy donne de la *Cruche cassée* de Greuze, ils devront interpréter dans le même sens n'importe quel tableau. Voici un bref résumé de ce travail paru en février 1921 dans l'*Encéphale*, dont la rédaction crut, avec raison selon nous, devoir préciser que cet article n'engageait que son auteur, « l'orientation du journal restant avant tout clinique anatomopathologique et biologique ».

Nous sommes donc invités à considérer que dans ce tableau gracieux la jeune fille « tandis que ses deux mains réunies devant la région *honteuse* esquissent par l'arrangement de leurs doigts un espace triangulaire... offre son bras droit à l'anse d'une cruche dont le petit goulot, érigé en l'air sur un fond touffu d'arbres, surplombe le ventre percé de l'amphore... » Veuillez aussi remarquer que derrière elle un lion, « animal phallique », crache de l'eau et encore, que les fleurs que la jeune fille *retient* (ce mot a, paraît-il, de l'importance) dans son tablier sont fanées et qu'il s'agit d'œillets.

Interprétation : La jolie fille, malgré son air innocent, vient de *voir le loup*, la présence du lion, la fêlure de la cruche et *sur le fond touffu d'arbres* le goulot érigé en l'air, si petit soit-il, ne nous permettent pas de conserver la moindre illusion sur la virginité de l'enfant qui, du reste, par la façon dont elle arrange triangulairement ses doigts (il eût été difficile de les placer en fer à cheval ou en étoile, mais elle eut pu les disposer en losange) ! avoue sans vergogne. Douteriez-vous encore de notre interprétation, que vous serez bien obligé de capituler, lorsque vous saurez qu'en anglais œillet se dit « *pinks* » ou « *carnations* ». Or « *to pink* » signifie percer et « *carnation* » n'a pas besoin d'être traduit. Qu'objectez-vous encore ? Vous demandez si Greuze parlait l'anglais... c'est là de la mauvaise volonté de votre part ; vous n'entendez rien à la psychanalyse, mais sachez du moins que Greuze peignit ce tableau à 52 ans et qu'il était malheureux en ménage. « Il se voit fort et ferme, sa fantaisie lui dépeint en vives couleurs ce que peut-être il ne fit jamais : une défloration... Ce sont ses désirs inassouvis que sa fantaisie lui réalise. »

Mais avant d'aller plus loin, et puisque Freud (*Psy. V. q.*, page 148), est d'avis « de considérer les erreurs typographiques comme des lapsus calami du compositeur, *aussi bien motivés* (c'est nous qui soulignons) que les erreurs d'écriture proprement dites », et ajoute même qu'une liste de ces lapsus « serait très amusante et instructive », nous ne saurions résister au plaisir de rapporter celui que nous avons découvert dans l'article de Stocker. Le typographe a écrit : « elle (la cruche) représente en même temps la cavité utérine et l'hymen perforée de la... *verge déflorée* » ! Quel peut bien être (Freud, *Intr.*, p. 65), « le refoulement d'une intention de dire quelque chose » qui constitue la condition « indispensable » de ce lapsus... ? ? C'est un pauvre inassouvi sans doute que ce typo, un onaniste probablement, n'ayant jamais défloré que lui-même et qui, refoulant son intention de le dire, s'en vient l'écrire dans l'*Encéphale* !!

D'aucuns nous reprocheront peut-être la façon dont nous avons présenté et résumé — quand nous ne citions pas littéralement — l'exposé des observations de Freud. Que l'on veuille bien se reporter aux ouvrages cités et l'on verra que

nous n'avons rien inventé ni *arrangé*. Que ceux qui, malgré tout, douteraient du sérieux de notre travail veuillent bien, avant de nous condamner, se reporter aux passages cités, ou mieux, parcourir quelques chapitres de l'*Introduction* ou de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, qu'ils lisent par exemple, dans ce dernier ouvrage, les chapitres VIII et IX, qu'ils se reportent (p. 190) à l'observation du médecin pressé qui, voulant emporter son marteau à réflexes, emporte son diapason ou à celle (p. 266) de cet autre confrère qui place, contrairement à son habitude, son sthétoscope sur la table de son cabinet ; et après avoir vu quelles interprétations les freudistes donnent de ces faits, ils seront obligés de convenir que nous n'avons, en aucune façon, manqué au respect dû tout à la fois à un auteur que l'on critique et aux maîtres qui auront à juger ce travail.

Avant d'aborder un nouveau chapitre, nous croyons devoir attirer l'attention du lecteur sur la méthode d'argumentation de Freud ; celle-ci, à notre avis, désobéit trop souvent aux principes qui, dans le pays de Descartes et de Claude Bernard, ne sauraient être négligés par quiconque se targue de faire œuvre scientifique.

Nous trouvons dans les ouvrages de Freud des assertions sur lesquelles nous voyons s'édifier des doctrines, mais à la base de ces assertions et de ces doctrines, il n'y a pas de preuves.

Si en effet tout le secret de la psychanalyse consiste à faire passer de l'inconscient dans le conscient un souvenir oublié, encore faudrait-il que ce souvenir soit reconnu puis-que, ainsi que le font remarquer Régis et Hesnard : « Bergson enseigne que l'inconscient n'existe qu'autant qu'il est capable de s'actualiser ». Or quel est le malade, l'obsédé, le phobique, l'homosexuel observé et guéri par Freud, qui nous déclare se souvenir qu'à deux, six ou douze mois il éprouvait, en effet, des sensations voluptueuses en tétant sa mère, ou se trouvait furieux à la pensée que la nuit suivante son père le remplacerait dans les bras de celle-ci ? !

Et sur quoi, par ailleurs, sont basées des assertions telles que celles-ci : une maison aux murs lisses est un symbole femelle, tandis que celle qui, sur ses murs, présente l'aspérité de ses balcons, est un symbole mâle... ou l'in-

verse ? Pourquoi et en se basant sur quelle observation sérieuse peut-on affirmer que « le goût du piano a un rapport très étroit avec la masturbation », comme le fait M. Jones (cité par M. Janet) ? ? A-t-on déjà vu une malade *non délirante, non interprétante* considérer qu'un sthétoscope placé sur une table soit une invitation à accorder ses faveurs au médecin qui, psychanalyste, ne voit pas d'autre explication à cet acte inconscient et inhabituel de sa part ?

Pourquoi, enfin, ce choix arbitraire entre plusieurs interprétations possibles ; le fait pour une femme de rêver qu'elle se blesse la tête à un lustre est, sans aucune autre preuve, interprété comme un désir de sa part d'avoir des rapports sexuels, tandis que le rêve d'un roi qui voit danser un satyre n'est pas considéré comme érotique... Pourquoi ?

En toute conscience et malgré la bonne volonté la plus absolue et la plus exempte de parti-pris, nous ne pouvons en aucune façon convenir que la méthode psychanalytique obéit aux règles les plus élémentaires de la *Logique*.

CHAPITRE III.

LE FREUDISME EN FRANCE. — LE FREUDISME ET LA CRITIQUE FRANÇAISE. — LE FREUDISME DANS LA LITTÉRATURE. — DANGER DE SON EXTENSION HORS DES MILIEUX SPÉCIALISÉS.

Alors que la psychanalyse obtenait dès son apparition un succès prodigieux à l'étranger et envahissait rapidement la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique, etc., elle était accueillie en France soit avec indifférence, soit avec hostilité. Claparède (*Revue de Genève*, décembre 1920), constate avec tristesse que « les Français ont été les tout derniers à s'intéresser » à l'œuvre de Freud et il est en effet remarquable, que jusqu'à ces dernières années, et bien qu'initiés aux secrets de la psychanalyse par de nombreux travaux, le public médical français est resté, dans son ensemble, réfractaire aux idées freudistes et a négligé de mettre en pratique la thérapeutique nouvelle. Cette opposition a été encore récemment regrettée par de Saussure (*Inter. Journ. of. Psychoanalysis*, 1921), qui oppose notre scepticisme à l'enthousiasme des Anglais. Nous montrerons cependant tout à l'heure qu'un certain nombre de neuro-psychiatres français, et non des moindres, ont fait des essais de thérapeutique freudiste. Quant au public profane, il ne s'était, jusqu'à ces derniers temps, nullement intéressé à la question.

Il est curieux de noter que c'est au moment où l'étoile psychanalytique commence à pâlir au ciel des régions où elle avait brillé du plus rapide et du plus vif éclat, que les idées freudistes se mettent à envahir la France.

En Amérique, en effet, si nous en croyons Brousseau et Raeder (*loc. cit.*), la faillite de la méthode psychanalytique a été constatée au XLVII^e Congrès de la Société de Neurologie américaine par un des rapporteur, Morton Prince, alors qu'au même Congrès C. K. Mills estimait que la psychanalyse, dans sa forme freudiste, était vouée à un discrédit progressif. En Allemagne, aucune des Universités n'est actuellement freudiste. En Suisse, enfin, l'enthousiasme du début aurait fait place à assez d'indifférence pour que Christin ait osé écrire que la psychanalyse n'y passionne plus qu'un « public de théologiens et de vieilles filles ». (*Rev. Méd. de la Suisse romande*, fév. 1921.)

En France, au contraire, le freudisme devient à la mode tant auprès du public médical que du grand public ; des articles, de jour en jour plus nombreux, dans des journaux spécialisés ou non, lui sont consacrés ; la grande presse, le théâtre, le roman, lui font une place de plus en plus importante, au moment où les traductions des ouvrages de Freud viennent vulgariser les idées du professeur de Vienne.

Avant de montrer l'accueil actuel fait en France à la psychanalyse, nous allons rappeler quelle fut tout d'abord à son égard l'attitude des critiques français. Parmi ceux-ci, les seuls qui aient traité la question dans toute son ampleur sont le professeur Janet, le professeur Régis et son élève Hesnard. M. Janet, dans son important travail sur *Les Médications psychologiques* (Paris, Alcan, 1919), classe la psychanalyse parmi les traitements par *liquidation morale*. Il a peine à comprendre « en quoi la psychanalyse diffère tellement de l'analyse psychologique et où se trouve le point de vue nouveau qu'elle a apporté à la psychiatrie ». Il qualifie la méthode de *la libre association* de « procédé médiocre et un peu naïf, car le malade se sent surveillé malgré tout et arrange, plus qu'on ne le croit, ses paroles pour produire un certain effet... » « Tout cela, continue-t-il, est excellent dans un cours de jeunes étudiants, mais vraiment je n'aurais jamais osé en parler à des médecins aliénistes. »

M. Janet critique également, mais moins sévèrement cependant en 1919 qu'en 1913, la méthode d'interprétation des rêves. La conception du refoulement est, pour lui, l'une des plus intéressantes de la psychologie de M. Freud. « Ce

phénomène doit être, à mon avis, dit-il, entendu d'une autre manière, mais il n'en a pas moins une grande importance ». Mais il trouve au moins singulier cette prétention de vouloir à tout prix (*coûte que coûte*, disait-il en 1913) retrouver dans tout symptôme névropathique une réminiscence traumatique, comme « une enquête criminelle doit découvrir un coupable ».

Le distingué professeur du Collège de France critique encore ce pansexualisme par trop facile à démontrer, « puisqu'un des grands avantages de ces démonstrations symboliques, c'est que l'on peut aisément les varier à l'infini ». Il cite cette phrase sévère de Coriat : « Il ne faut point pousser l'analyse jusqu'au point où la logique et la raison sont remplacées par l'imagination de celui qui analyse. » Il affirme, pour l'avoir observé, que certains névropathes et des hystériques même ont eu, bien que Freud prétende que ce soit impossible, des existences exemptes de toutes anomalies et de tout traumatisme sexuel, et il se défend de vouloir faire de la psychanalyse, si cela consiste à interpréter les idées des malades « dans le sens d'un dogme arrêté d'avance ».

Malgré ces critiques sévères et bien qu'il estime (p. 266 et 267) que « des enquêtes et des interprétations de ce genre ne sont pas sans inconvénients pour le malade » auquel on applique pendant longtemps un traitement qui ne lui convient pas, négligeant de lui en appliquer un autre plus utile, M. Janet déclare « qu'au-dessous des exagérations et des illusions qui déparent la psychanalyse... se trouvent un grand nombre d'études précieuses sur les névroses, sur l'évolution de la pensée dans l'enfance, sur les diverses formes des sentiments sexuels. Ces études, continue-t-il, ont attiré l'attention sur des faits peu connus et que par suite d'une réserve habituelle on était trop disposé à négliger. Plus tard on oubliera les généralisations outrées et les symbolismes aventureux, qui aujourd'hui semblent caractériser ces études et les séparer des autres travaux scientifiques, et on ne se souviendra plus que d'une seule chose, c'est que la psychanalyse a rendu de grands services à l'analyse psychologique. »

MM. Régis et Hesnard en 1914, et M. Hesnard en 1922, ont eu le mérite de présenter au public français le premier

et aujourd'hui encore le seul travail critique d'ensemble sur la psychanalyse. L'in-octavo de 400 pages qu'ils ont publié chez Alcan représente un travail énorme, rendu d'autant plus difficile par le fait qu'ils n'avaient à leur disposition à peu près que des matériaux en langue allemande.

Le regretté professeur de Bordeaux et son collaborateur se plaignent de ce que les critiques adressées au freudisme ne soient point toujours « conçues dans un esprit purement scientifique », que trop « de considérations d'ordre sentimental : moral, éthique, religieux... », interviennent dans l'argumentation de certains auteurs, qui font quelquefois même appel « à l'esprit plaisant » et « tournent en ridicule les idées de Freud ». Toutefois, pour faire saisir à un public qui en général n'a pas eu en mains les œuvres que l'on critique, le « caractère outrancier » et « les aspirations mystiques » (ces mots sont de M. Hesnard lui-même : préface de la 2^e édition, p. 6) d'une doctrine qu'il ne connaît encore que par allusions, ne faut-il pas citer et rapprocher justement ce qu'il y a... d'excessif dans cette doctrine ; et si cet excessivisme appelle des réflexions quelquefois plaisantes, encore une fois, à qui la faute ?

Du reste, MM. Régis et Hesnard, cet hommage rendu à l'honorabilité et au courage du maître viennois (hommage que nous lui avons, pour notre part, déjà rendu dans notre travail), se montrent eux aussi d'une sévérité que leur a du reste reprochée M. Janet. Pour eux, « les conceptions générales qui ont présidé au développement de la psychanalyse ne peuvent absolument pas encore être prises pour des idées scientifiques » (p. 311), et ils approuvent les critiques de Kraepelin qui qualifie cette doctrine, nous l'avons déjà dit, de *Métapsychiatrie*.

Les conceptions psychologiques de la psychanalyse, disent-ils encore, « peuvent compter parmi les plus hardies, mais aussi les plus entachées de ce mysticisme de la pensée psychologique contemporaine... Ce sont des conceptions *téléologiques*... » Comme nous nous sommes permis de le faire remarquer plus haut, à propos du symbolisme du rêve, les auteurs constatent « que des quantités de solutions différentes sont permises du même fait analysé... » Cette constatation est pour eux le *point nodal* de la question... « la plus

importante, disent-ils, de toutes nos critiques... » (p. 327), et ils concluent que c'est « avec quelque raison, que l'on a dit de la doctrine de Freud qu'elle « tenait plus du roman que de la doctrine scientifique. — ...Ses déductions, ses interprétations, disent-ils encore plus loin (p. 360), parfois claires et judicieuses, rappellent trop souvent par leurs complexités, leurs étrangetés, leur imprévu celles des hiéroglyphes, des devinettes et des rébus. »

Pour ce qui est du *Pansexualisme*, MM. Régis et Hesnard considèrent que « l'avantage incontestable d'une telle théorie est d'attirer l'attention sur l'importance véritablement méconnue des troubles de la sexualité dans la genèse des psychonévroses. Il suffit, en effet, d'être prévenu pour les rencontrer à l'origine de quantité de ces maladies », mais ils n'acceptent pas toutes les assertions des psychanalystes, ni même le sens dans lequel ils emploient les mots « instinct sexuel ». Ils critiquent l'importance excessive accordée à l'onanisme et à l'*incassouissement sexuel*.

Au point de vue des applications thérapeutiques, ces auteurs considèrent que le fameux « transfert d'affekt » est un premier inconvénient de la méthode et que le médecin est obligé à une grande prudence « pour maintenir ce sentiment dans les limites voulues », et qu'un inconvénient « plus sérieux encore » est que la psychanalyse remue, agite et trouble le malade déjà souvent scrupuleux. « Que penser d'une méthode de traitement qui a pour but de débarrasser le malade de ses troubles neuro-psychiques, en lui démontrant qu'ils sont le résultat éloigné de méfaits sexuels plus ou moins répugnants, voire d'incestes remontant à la première enfance et complètement ignorés de lui » (p. 374).

Nous croyons rendre fidèlement la pensée de MM. Régis et Hesnard sur la psychanalyse, en reproduisant ce passage de leur ouvrage (p. 364) : « Nous pensons que la psychanalyse est une voie de recherches qu'on pourrait ajouter à celles déjà employées en neuro-psychiatrie, mais une voie de recherches encore très imparfaite et accessoire... »

Actuellement, de nombreux neuro-psychiatres français s'intéressent au freudisme et publient soit des exposés sommaires de la doctrine, soit les résultats obtenus par eux dans

l'emploi, sous une forme d'ailleurs souvent très atténuée, de la méthode psychanalytique.

M. le professeur Claude, à côté de la place qu'il donne aux conditions anatomo-physiologiques et aux troubles endocriniens dans la genèse de certains états psychopathiques, accorde l'importance qu'ils méritent aux traumas affectifs d'ordre sexuel. Dans la série actuelle de ses cours à la Faculté de Médecine, nous avons noté l'intérêt qu'il porte aux idées freudistes et nous savons qu'il n'hésite pas à recourir à un emploi prudent de la méthode psychanalytique dans l'examen de certains phobiques ou de certains obsédés. Il a du reste communiqué avec Biancani, au Congrès de Luxembourg (*Encéphale*, n° 8, 1921), un cas d'obsession génitale, étudié à l'aide de la psychanalyse et dans lequel il n'a cependant pas pu retrouver « ces complexes que l'école de Freud met en relief avec tant de facilité », ni le trauma affectif qui aurait, toujours pour les freudistes, déclenché la psychose obsessionnelle.

MM. Laignel-Lavastine et Vinchon (*Paris-Médical*, 1921), qui ont étudié dans de vieux livres et sur d'anciennes gravures les détails de la figuration des symboles, se montrent disposés à attacher de l'importance au symbolisme des rêves dans les psychonévroses, mais ne considèrent pas comme démontré l'a priori du pansexualisme.

MM. Roubinovitch et Dupouy (*Bull. Médical*, 1919), qui trouvent d'ailleurs les conclusions freudistes *outrées*, ont publié l'observation d'une algie psychopathique guérie par la psychanalyse ; les faits qu'ils exposent, s'ils montrent l'importance qu'il y a toujours à rechercher l'influence de la sexualité sur le développement de certains syndromes névropathiques, ne prouvent nullement l'insuffisance des méthodes d'examen et de traitement psychothérapeutique employées avant Freud ; il ne ressort pas d'ailleurs de l'observation, telle qu'elle est relatée, que la malade ait été réellement « psychanalysée ».

Le docteur Logre (*Etat mental des Hystériques in Traité Sergent*) estime que la psychanalyse constitue « un instrument suggestif, puissant et redoutable ». Il aimerait voir deux psychanalystes aboutir séparément en face d'un même malade aux mêmes interprétations. Pour lui, « de l'Ecole

de la Salpêtrière, à tant d'égards si brillante, le freudisme a retenu, enrichi et systématisé ce qu'elle avait de moins heureux : la culture de l'hystérie. »

MM. Dupré et Trepsat (*Encéphale*, 1920) ont décrit la technique de la méthode psychanalytique et en particulier celle des « associations-réactions » de Yung ; ils ont montré les résultats qu'ils en ont obtenus dans le traitement des états anxieux.

M. Blondel, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, vient de publier dans une revue d'histoire locale ¹⁾ un travail d'ensemble sur le freudisme, auquel il ne ménage point les critiques et il se demande, devant certaines productions psychanalytiques, « si elles ne relèvent en réalité que de la Science ? »

Le professeur Pfersdorff, de Strasbourg, lui aussi, a dernièrement abordé cette question dans deux conférences non encore publiées. Il a bien voulu nous faire savoir qu'à son avis le seul intérêt de la psychanalyse était de « représenter une réaction à la prudence des aliénistes d'autrefois, qui négligeaient complètement la sexualité ». Il constate le déclin des idées freudistes en Allemagne et en Suisse et y voit l'explication possible de l'offensive psychanalytique en France ²⁾.

Rompant des barrières qu'il n'aurait jamais dû franchir, le Freudisme tend, nous l'avons dit, à pénétrer de plus en plus dans les milieux non qualifiés pour discerner le profit que l'on peut tirer de cette nouvelle méthode, mais d'autant plus disposés à l'accueillir, que son originalité et ses hardiesses sont plus outrancières.

Des exposés de la doctrine freudiste paraissent à tout moment dans la presse et si un tel sujet traité dans des revues ou des journaux de la tenue du *Mercure de France* (sept. 1922), de la *Revue de France* (15 déc. 1922), des *Débats* (4 nov. 1921), ou du *Temps*, ne présentent peut-être pas de grands inconvénients, il n'en est pas de même quand c'est une presse qui atteint des milieux d'une culture tout

¹⁾ Ce travail vient de paraître en plaquette in-octavo de 71 pages. Librairie Istra, Strasbourg, 1922.

²⁾ Nous remercions vivement M. le professeur Pfersdorff d'avoir bien voulu nous faire part de ses conceptions.

autre qui se met à publier, sur cette question, des articles de vulgarisation qui risquent de troubler des lecteurs non préparés à ce genre de dissertation. C'est ainsi que, tout dernièrement encore, un quotidien qui se lançait à Paris jugeait le public assez initié pour attirer ses premiers abonnés par la publication d'un feuilleton dont la première partie s'intitulait : « Une expérience de psychanalyse ». (Feuilleton du *Paris*, déc. 1922.)

Dans le roman, l'invasion est plus nette encore et tout romancier tenant à paraître au courant des questions d'actualité psychologique, fait exposer par un de ses personnages des théories freudistes.

Pour ne citer que quelques exemples, dans *L'Appel de la Route* et *La Vie secrète*, M. Estaunié expose les principes de la doctrine freudiste. Le roman de M. Benda, *Les Amourandes*, est un roman freudiste. Romain Rolland, dans le premier volume de *L'Ame enchantée*, se livre à des considérations freudistes. Dans ses délicieux *Discours du Docteur O'Grady*, André Maurois nous initie au symbolisme des rêves. Enfin, dans un roman réellement très « pansexualiste », V. Margueritte nous montre sa *Garçonne* prêtant « une oreille amusée » aux discussions sur l'instinct sexuel et sur la valeur des idées de Freud... Ne nous étonnons plus que cette jeune fille ait, par la suite, si mal tourné.

Le théâtre, lui aussi, tend à devenir une école de thérapie psychanalytique, où pourront du moins s'initier les psychothérapeutes que Freud déclare ne pouvoir former lui-même. H. R. Lenormand n'a-t-il pas prêté tout son talent à la vulgarisation des idées freudistes, en faisant jouer l'année dernière, au Théâtre des Champs-Élysées, son *Mangeur de Rêves*, et nous nous souvenons encore des commentaires enthousiastes échangés aux entr'actes par de jeunes psychanalystes d'avant-garde qui exposaient, à leur manière, le sens de la pièce, et initiaient leurs belles voisines, qui en frémissaient d'aise, aux secrets de la *Libido*.

Du reste, les ouvrages de Freud traduits cette année en français se trouvent maintenant dans toutes les librairies, offerts à des personnes nullement spécialisées. Nous les avons trouvés dans une petite ville de province, à la devanture d'une « librairie catholique », où l'on fit quelques dif-

ficultés pour nous procurer *Sébastien Roch*. L'honorable commerçant, à qui nous concédions bien volontiers que le livre que nous demandions n'était pas à mettre entre les mains de premières communiantes, fut bien stupéfait quand, nous étant armé d'un coupe-papier, et courant aux pages que nous connaissions bien, nous lui fîmes lire dans l'*Introduction*, cueillie à sa devanture, les lignes consacrées à l'OEdipe-complexe, au symbolisme des rêves, etc...

Nous venons de montrer, dans les quelques pages qui précèdent, la pénétration des idées freudistes dans les milieux spécialisés ou non. Nous ne voulons pas insister sur les inconvénients nombreux que l'emploi de la méthode psychanalytique peut présenter pour le médecin, si averti qu'il soit, ni sur les graves dangers auxquels cette thérapeutique expose un grand nombre de malades. Mais nous reprochons aux psychanalystes de porter sur la place publique des discussions qui devraient rester d'ordre ésotérique, et qui, vulgarisées, risquent d'exercer une influence fâcheuse sur un public où abondent névrosés et asthéniques. Nous trouvons que les craintes de MM. Régis et Hesnard étaient justifiées, lorsque ces deux auteurs disaient qu'« il ne faudrait pas que l'on puisse dire de l'Ecole de la Psychanalyse, qu'elle risque de pratiquer la culture de l'obsession et de l'idée fixe », en répandant ses doctrines dans des milieux qui ne sont pas préparés à en saisir la portée.

Est-il utile de vulgariser cette idée d'une source peu élevée de certains de nos sentiments et de diminuer par là-même la valeur de certaines « idées-forces » qui devraient être des *noli me tangere* ? Il ne faut pas oublier que la tendance naturelle est en somme le refoulement des idées monstrueuses qui peuvent par moments traverser le champ de notre conscience. Freud ramène ces idées au jour, les éduque, les « arrose » et les quelques succès que cette méthode thérapeutique a pu inscrire à son actif contrebalancent-ils tous les graves inconvénients qu'elle peut avoir ?

CHAPITRE IV.

« LES LIMITES DE LA PSYCHOTHÉRAPIE » ¹⁾.

Si nous parcourons les travaux publiés ces dernières années sur les méthodes d'investigation psychologique ou de psychothérapie et en particulier le beau travail du professeur P. Janet sur *Les Médications thérapeutiques*, ou encore le très intéressant article de Tastevin et Couchoud, dans une revue (*Revue des Sciences psychologiques*), dont la guerre a malheureusement rendu l'existence éphémère, nous serons bien obligé de reconnaître avec ces derniers auteurs que nous n'avons pas et que nous n'aurons jamais « de machine pour constater dans la tête de quelqu'un le moindre fait de conscience ». Avec M. Janet, nous conviendrons que nous sommes encore « à ce moment particulier de l'évolution des sciences psychologiques, où des observations cliniques des descriptions de types caractéristiques sont plus utiles que des théories systématiques ». Nous sommes amenés à conclure que le maître de Vienne s'est trop hâté de systématiser des théories en se basant sur des observations insuffisamment établies et souvent illogiques. Il se plaint lui-même (*Intr.*, p. 482) « de la manière irrationnelle dont les hommes se comportent dans les choses de la thérapeutique et du peu de possibilité de les convaincre à l'aide d'arguments logiques, même tirés de l'expérience et de l'observation ». Or il nous est justement impossible de convenir

¹⁾ M. le professeur Schnyder nous excusera de lui emprunter ce titre. C'est un hommage rendu à la modération et au sens psychologique si profond de ses conceptions.

que ses arguments soient logiques, ses expériences et ses observations probantes !

Pour nous, comme pour l'immense majorité de nos maîtres, en l'état actuel de nos connaissances, l'interrogatoire reste le meilleur instrument d'investigation du psychologue et du psychiatre. L'observation des rêves, l'interprétation des paroles prononcées sous hypnose ou de certains actes dits « manqués » (et l'on ne saurait nier que *certain*s de ces actes aient la valeur d'un symptôme), fourniront des données précieuses, mais qui ne pourront être utilisées que si le sujet *conscient* reconnaît, sans être suggestionné « par la forme de la question, par le ton, par le geste » (Tastevin et Couchoud), sans être « hineingefragt », que le sens que nous attachons à ses rêves, à ses lapsus, est bien exact.

Nous en revenons donc à la conception de l'*analyse psychologique*, telle que M. Janet l'a si magistralement exposée et employée et qu'il a perfectionnée en attachant le premier l'importance qu'ils méritent, aux souvenirs traumatiques cachés « que le malade conserve dans son esprit, à son insu ». C'est là une méthode employée par tous avec plus ou moins de talent, plus ou moins de succès, méthode perfectible, certes... mais qui ne se trouve pas perfectionnée parce qu'un jour, inversant les termes, on la baptise « psycho-analyse ». Nous estimons, pour notre part, que le psychologue qui fait « tous ses efforts pour ne pas découvrir tels souvenirs quand ils n'existent pas » ; emploie une méthode bien supérieure à celle qui « admet comme démontrée que dans tous les cas de névrose, il y a un souvenir traumatique », méthode qui, alors, « n'a plus de raison d'être prudente dans l'interprétation des faits, car elle sait dans quel sens il faut les interpréter ».

Nous faisons nôtre l'opinion de Tastevin et Couchoud et pensons avec eux, qu'« en ces conditions, on voit de quelle conséquence il est de bien pratiquer la méthode de l'interrogatoire, méthode propre des sciences psychologiques. Du bon ou du mauvais usage de la méthode tout dépend : la solidité des observations de détail et le progrès général de ces sciences... » Cette méthode peut donner de bons résultats, elle vaut surtout par celui qui la pratique. Il est bien évident que « l'interrogateur » le plus patient, le

plus intelligent, le plus entraîné et dont la valeur morale saura le mieux capter la confiance de « l'interrogé », obtiendra les meilleures données et aussi les meilleurs résultats, car le but principal de ces investigations psychologiques sera pour le psychiatre, comme aussi pour le psychologue, de soulager et si possible de guérir.

La Psychothérapie est, en effet, la seule raison d'être et la seule justification de ces longues conversations, souvent indiscreètes, que nous échangeons avec nos malades. Avec la plupart de nos maîtres français, nous croyons que cette psychothérapie doit être très prudente, qu'elle doit profiter naturellement des acquisitions nouvelles, qu'elle ne doit pas négliger, sous prétexte de pudeur et de discrétion excessive, de rechercher ce qu'il peut y avoir de sexuel dans les préoccupations ou obsessions des malades, et que, l'ayant trouvé, elle ne doit pas hésiter à aborder de front la question. Mais de là à vouloir démontrer au malade que ses troubles neuro-psychiques sont « le résultat éloigné de méfaits sexuels plus ou moins répugnants, voire d'incestes remontant à la première enfance et complètement ignorés de lui », et ceci dans tous les cas, puisque le traumatisme sexuel est la condition *sine qua non* de toute névrose, nous ne saurions l'admettre. Avec MM. Régis et Hesnard, dont nous avons déjà cité ce passage, nous craindrions de créer des troubles nouveaux (obsessions ou autres) et même d'amorcer « un délire d'indignité susceptible de se greffer sur la psychonévrose ».

L'analyse psychique accompagnée d'une prudente psychothérapie est d'ailleurs pratiquée depuis longtemps, et non seulement par le médecin, mais aussi par les parents attentifs, à l'égard de leurs enfants, par l'éducateur digne de ce nom, à l'égard de ses élèves, et par le chef adroit soucieux du bon moral de ses troupes. Au point de vue religieux, et dans la religion catholique surtout, le confesseur, le directeur de conscience ne sont-ils point aussi des psychothérapeutes dont la valeur dépendra naturellement de l'intelligence et du tact dont ils feront preuve dans l'exercice d'un rôle délicat.

Le mystère dont est entourée la confession, suivie d'une absolution complète de la faute confiée à un prêtre à peine

entrevu, qui souvent ignore le nom du pénitent, et qui en tout cas est astreint au secret le plus absolu, secret dont le caractère sacré l'a tellement pénétré que l'on ne cite pas d'exemple de prêtres défroqués, perversis ou déments qui l'aient trahi, tout cela ne réalise-t-il pas des conditions favorables à l'efficacité d'un traitement psychothérapeutique ? Ceci est tellement vrai, que Tastevin et Couchoud estiment que « l'apprentissage... du confessionnal profiterait au psychiatre... » ; que MM. Régis et Hesnard écrivent « qu'en matière de confession, car malgré soi la comparaison revient à l'esprit, la faute avouée est absoute... (et que) ...l'action inhibitrice du médecin sur le complexe est certainement moins puissante que celle du confesseur sur la faute... » ; que certains médecins enfin, nullement religieux cependant, aiguillent leur malade sur le confessionnal. Aussi avons-nous été étonné de ne voir nulle part Freud faire allusion à la confession. Il déclare, dans la *Psychologie de la Vie quotidienne*, être israélite ; ce n'est point là, ce nous semble, une raison, pour un psychologue averti, d'ignorer la psychologie du catholicisme.

*
* *

Un professeur agrégé de Berne, le docteur Schnyder, bien connu des psychiatres français dont il fréquente depuis longtemps les congrès, a fait au Congrès de Luxembourg (1931) une très intéressante communication sur *Les Limites de la Psychothérapie*¹⁾. Elève de Dubois, dont il préfère la psychothérapie « à ciel ouvert » rationnelle et moralisatrice, à celle de Freud qui, pour lui, « n'en représente pas moins un important enrichissement pour la psychothérapie, ne serait-ce que par les luttes d'écoles qu'elle a suscitées, Schnyder, qui est protestant, attache une grande importance à la thérapeutique religieuse. « La psychopathologie scientifique, dit-il, ...dans l'état actuel de la mentalité moyenne de l'humanité... (ne peut) ...rivaliser avec les résultats thérapeutiques de la foi religieuse. » Il estime que le médecin, en général, fait avec trop de timidité usage de

¹⁾ Publiée par l'Edition Forum, Neufchâtel et Genève.

la psychothérapie, qu'il définit « un appel du psychisme du médecin au psychisme du malade, dans le but de modifier chez ce dernier un état pathologique ».

Les causes de cette abstention de la part du médecin seraient, selon lui, « sa formation psychologique insuffisante » d'une part, et aussi « la direction trop exclusivement matérialiste imprimée aux études médicales ».

Nous nous rangeons à l'opinion du distingué professeur de Berne, et avec lui nous estimons que la psychothérapie pratiquée par le médecin doit être scientifique, sans pour cela cesser d'être humaine. Elle doit, par conséquent, « étudier l'homme moral tout entier, tenir compte de ses aspirations, de ses tendances, de ses idées, de ses sentiments... » ; nous ajouterions volontiers : et de tout ceci beaucoup plus que de *refoulements*, dont on ne saurait faire état, quand le sujet non suggestionné, ne saurait les « actualiser » (Bergson), c'est-à-dire les reconnaître.

Mais cette psychothérapie ainsi définie par Schnyder n'est-elle point celle que nous avons appris à pratiquer à l'école d'un père qui fut notre premier maître et de maîtres qui nous furent très paternels ? C'est avec la patience, la persévérance, la bonté dont ils nous ont donné l'exemple, que nous nous efforcerons de l'employer.

Nous ne rejeterons pas systématiquement les procédés nouveaux d'analyse psychologique ou de psychothérapie susceptibles d'améliorer nos moyens thérapeutiques actuels, mais nous ne les appliquerons qu'après avoir acquis la conviction qu'ils ne risquent pas de troubler nos malades ou d'aggraver leur état.

Le psychothérapeute, bien qu'il ne manie pas le poison autant que ses confrères, ne doit point oublier le vieux principe : *Primum non nocere*.

CONCLUSIONS.

I. — Nous englobons sous le nom de *Freudisme* la méthode d'investigation psychologique, dite *Psychanalyse*, préconisée par le professeur Freud, de Vienne, et la doctrine, dite *Pansexualisme*, édifiée par lui sur les données fournies par la Psychanalyse.

II. — L'emploi du mot « freudisme » est justifié, par le fait qu'une Ecole s'est fondée en Autriche pour défendre et propager les théories du maître viennois. Elle compte de nombreux adeptes dans les pays de langue allemande, aux Etats-Unis, en Angleterre et cherche à s'implanter en France.

III. — Pour les freudistes, névroses et psychoses sont provoquées par des traumatismes mentaux d'ordre sexuel, oubliés et refoulés dans le subconscient. Faire réapparaître le souvenir de ces traumatismes, ramener au jour de la conscience les tendances refoulées, c'est là une condition indispensable au traitement de l'affection qui, par le seul fait de l'évocation de la cause oubliée, se trouve déjà améliorée, quelquefois guérie.

IV. — La Psychanalyse prétend déceler le traumatisme étiologique en interprétant les oublis, les erreurs, les lapsus (*actes manqués*), les nombres brusquement énoncés et surtout les rêves du patient.

V. — Ces interprétations ne nous paraissent pas toujours obéir aux règles de la logique et de l'observation scientifique. Le Pansexualisme édifié sur des données, selon nous souvent erronées est, de ce fait, une théorie insuffisamment établie.

VI. — La critique française (et en particulier MM. Janet, Régis, Hesnard), n'admet pas les exagérations freudistes, mais reconnaît que ces théories hardies ont du moins provoqué des discussions intéressantes et attiré l'attention du psychologue et du psychiatre français sur l'importance du facteur sexuel, trop négligé par beaucoup.

VII. — Les théories freudistes sont actuellement vulgarisées par la presse non spécialisée, par la revue, le roman, la scène, etc. ; nous estimons qu'elles n'intéressent que le psychiatre, le médecin, le directeur de conscience et que leur diffusion dans le public n'est pas sans dangers.

Ceux qui voudront bien se reporter dans les ouvrages de Freud aux passages cités ou analysés dans ce travail, jugeront certainement avec nous que ces doctrines peuvent, à l'égard de certains esprits, ne pas être inoffensives.

VIII. — Avec les Ecoles française et suisse-romande (Dubois, Schnyder), nous estimons que la psychothérapie, science en évolution, ne disposant encore que de données et de moyens insuffisants, doit être *scientifique*, sans pour cela ignorer les tendances, les aspirations, les sentiments de l'individu, tels que les décèle l'analyse psychique, cette dernière s'éclairant à la lumière des travaux du professeur Freud, sur l'importance de l'inconscient et de la sexualité en pathologie mentale.

IX. — Bien que ne partageant pas toutes les idées du professeur Freud et bien qu'en ayant rejeté quelques-unes, nous tenons à protester de notre respect pour un maître qui a consacré sa vie à une idée, et dont l'honorabilité et la probité scientifique n'ont jamais été mises en doute par ses adversaires les plus acharnés.

Vu : Le Doyen de la Faculté,

M. ROGER.

Vu : Le Président,

CLAUDE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

APPELL.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Il faudrait plus de mille pages, pour donner une *Bibliographie* à peu près complète des travaux relatifs au Freudisme.

Nous avons, dans le Chapitre III de notre thèse, reproduit (en donnant la référence de leurs travaux), l'opinion des auteurs français ayant traité de la question.

Nous prions le lecteur qui voudrait approfondir l'étude du Freudisme, de se reporter aux deux ouvrages de Freud traduits en français : *L'Introduction à la Psychanalyse* et *La Psychopathologie de la Vie quotidienne* (Paris, Payot, 1922), à l'ouvrage de MM. Régis et Hesnard (2^e édition, Alcan, 1922) qui contient un Index bibliographique de 25 pages des *principales* publications relatives au Freudisme, et aux travaux, cités dans notre thèse, de MM. Janet, Régis, Hesnard, Blondel, Logre, Schnyder, Lemaître, Claude et Biancani, Claude, Dupré et Trepsat, Laignel-Lavastine et Vinchon, Lhermitte, Roubinowitch et Dupouy, etc., etc...

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
Introduction.	9
CHAPITRE I ^{er} . — Exposé succinct de la doctrine freudiste et de la méthode d'interrogation psychanalytique.....	17
CHAPITRE II. — Des exagérations freudistes dans l'inter- prétation des lapsus, erreurs, oublis, rêves, etc.....	29
CHAPITRE III. — Le Freudisme en France. — Le Freudisme et la critique française. — Le Freudisme dans la litté- rature. — Danger de son extension hors des milieux spécialisés.	41
CHAPITRE IV — « Les limites de la Psychothérapie ».....	51
Conclusions.	56
Note bibliographique	58
